

Afrique : cinémas des indépendances

Robert Daudelin

Rêver l'ONF de demain

Number 149, October–November 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62890ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daudelin, R. (2010). Afrique : cinémas des indépendances. *24 images*, (149), 49–50.

AFRIQUE cinémas des indépendances

par Robert Daudelin

LE CINÉMA AFRICAÏN – CELUI DE L'AFRIQUE DE L'OUEST, S'ENTEND – EST NÉ DES INDÉPENDANCES.

Borom Sarett, court métrage de Ousmane Sembène généralement considéré comme film fondateur du cinéma africain, est de 1962, deux ans à peine après la déclaration d'indépendance du Sénégal. Geste d'abord politique, l'indépendance des pays africains était aussi économique (même si la fiction du franc CFA se poursuit jusqu'à nos jours) et, logiquement, eut des vertus d'accélération sur le plan culturel, les créateurs étant désormais plus libres de s'affranchir du joug colonial et de la dépendance de la métropole. Pour les premiers cinéastes africains cette dépendance persistait pourtant en bonne partie du fait de l'absence de laboratoires sur le continent et du nombre limité de techniciens, d'où ces allers-retours et ces exils qui allaient devenir le pain quotidien d'un grand nombre de ceux qui choisiraient le cinéma comme moyen d'expression.

Les indépendances africaines ont 50 ans cette année. Les anciennes puissances coloniales, France en tête, ont célébré la chose. Plus modestement, sur son terrain à lui, le Festival du nouveau cinéma a eu la bonne idée d'inscrire à son programme cinq films, tournés entre 1985 et 2009 et qui nous interpellent, tout en interpellant l'Afrique d'aujourd'hui.

CAMEROUN

Le Camerounais Jean-Marie Teno, sans doute le plus prolifique des cinéastes de son pays, est ici représenté par trois films parmi les quatorze qu'il a tournés entre 1983 et 2010. **Hommage**, court métrage de 1985, est le plus ancien et le moins abouti de ces films. Le jeune cinéaste, caméra à l'épaule, filme Bafoussam, ville de l'ouest du Cameroun, s'attachant avec émotion aux images du quotidien (le marché, le stationnement) pour célébrer en même temps la mémoire de son père mort dans un banal accident de la circulation. Sans vraiment nous prévenir, le cinéaste nous emmène progressivement vers un ultime chapitre où, utilisant films d'archives, photos et peintures, et intervenant en voix off à la première personne, il interroge l'héritage récent des indépendances. Ces images troublantes d'un homme politique noir montant sur le podium à la place de l'ancien dirigeant blanc qui reste sur le sol permettent à Teno ce commentaire cinglant : « On a peur et on se tait »...

Le mariage d'Alex, long métrage de 2002, est une œuvre de maturité qui témoigne brillamment du chemin parcouru par le cinéaste, de son assurance et de la maîtrise de son art. Également tourné dans l'ouest du Cameroun, région d'origine de Teno, le film décrit sur le mode improvisé le mariage traditionnel d'un voisin de son village. Le héros, déjà marié depuis 18 ans et père de 6 enfants, épouse ce jour-là une seconde femme, dans l'espoir de devenir père de 20 enfants ! Toléré par le Cameroun, mais non sanctionné par l'Église dont se réclament tous les protagonistes, la cérémonie traditionnelle polygame qu'on invite le cinéaste à filmer se révèle être, selon ses propres termes, « une comédie dramatique ». Célébrée, comme le veut la tradition, en présence de la première épouse, cette fête est pour elle une véritable épreuve que le cinéaste arrive à suggérer avec beaucoup de sensibilité. Quant à la nouvelle épouse, qui n'en finit pas de dire son bonheur, sa nuit



Lettre à Senghor (1998) de Samba Félix N'Diaye

de nocces sera tragique : sa valise ayant disparu en route, elle ira dormir chez sa belle-mère...

Très bien filmé, avec une caméra complice toujours à proximité des gens, **Le mariage d'Alex** est une œuvre bouleversante où le cinéaste, simplement en étant là, dénonce la polygamie qui violente « le peuple des femmes », en commençant par sa propre mère à qui le film est dédié. Sans jamais s'en extraire, Teno porte sur la société camerounaise un regard critique qu'un filmage « à la Rouch » sert pertinemment, filmage soutenu par un commentaire en voix off, aussi juste qu'émouvant.

En 2009, retournant à Ouagadougou 25 ans après sa première visite au Festival panafricain, Teno, à la suggestion d'une amie burkinabé, s'installe dans le quartier populaire de Saint-Léon dans l'espoir de retrouver la vraie ville, celle qu'il a connue dans les années 1980. **Lieux saints** s'attache à nous présenter quelques habitants du quartier, notamment l'animateur d'un ciné-club en plein air, un ingénieur devenu écrivain public, ainsi qu'un musicien qui fabrique des *djembs*, instrument de percussion traditionnel. Si le musicien nous parle éloquentement de son art et si l'écrivain nous fait profiter de sa pensée quotidienne, c'est l'animateur du ciné-club qui retient surtout l'attention du cinéaste. À travers lui, c'est la place et le rôle du cinéma en Afrique qui sont mis en cause – au besoin en filmant une entrevue avec Idrissa Ouedraogo dont le célèbre



Doulaye, une saison des pluies (1999) de Henri-François Imbert, *Le mariage d'Alex* (2002) et *Lieux saints* (2009) de Jean-Marie Teno

Yaaba est projeté en DVD pirate au ciné-club de Saint-Léon, pendant qu'une grande salle du centre-ville affiche une rétrospective de l'Ivoirien Henri Duparc.

Alors qu'on parle de la mort du cinéma en Afrique, nous rappelle Teno, les spectateurs de Saint-Léon découvrent avec ravissement le film d'Ouedraogo, en même temps qu'un film de karaté ou un thriller avec Wesley Snipes... Et déjà l'animateur sélectionne les DVD du lendemain dans l'une des séquences les plus réussies du film.

D'une grande beauté plastique (Teno sait filmer!), *Lieux saints*, selon les mots mêmes de son auteur, veut célébrer l'héritage de ces griots qu'ont été Sembene, Diop et les autres cinéastes de la première génération du cinéma africain. « Les indépendances ont 50 ans, l'âge du cinéma africain », nous rappelle Jean-Marie Teno.

MALI

Doulaye, une saison des pluies du cinéaste français Henri-François Imbert est d'une tout autre nature, et pourtant sa place dans ce programme africain est amplement justifiée.

Relevant parfois de l'esthétique du cinéma expérimental (caméra agitée, images brûlées) et s'adressant au spectateur avec la voix feutrée du journal intime, le film d'Imbert, fidèle en cela à la démarche déjà connue du cinéaste, est construit à l'aide d'un objet : une lettre que le père du cinéaste reçoit d'un ami malien ayant vécu en France et vivant alors en Algérie. Dans cette lettre, restée sans suite depuis 20 ans, Doulaye, l'ami malien, annonçait à son ami français qu'il rentrait au Mali. Mais ce retour au pays a-t-il vraiment eu lieu (c'est l'époque de la dictature)? Doulaye est-il toujours vivant? Au Mali, ou ailleurs?

Avec en tête ses souvenirs de Châteauroux, alors qu'enfant il a connu Doulaye, Imbert débarque au Mali à la recherche de l'ami malien. Dans ce pays où il ne connaît personne, le cinéaste mène enquête, filmant ses rencontres avec ceux qui pourraient l'aider à retrouver Doulaye, filmant aussi le pays d'une beauté saisissante que célèbrent magnifiquement les images, tantôt en 16 mm, tantôt en Super 8. Et Doulaye est retrouvé, avec femme et enfants et une charge de député à l'Assemblée nationale!

Film sur la parole échangée – ici aussi on parle de polygamie – *Doulaye, une saison des pluies*, par la qualité exceptionnelle de son écriture, devient poème. La cérémonie du thé, la pluie qui s'installe, la prière du fils de Doulaye (avec en fond sonore la description du Tour de France!) sont autant de moments inoubliables où la durée des plans et leur rigueur plastique confèrent au film une dimension proprement poétique. Film artisanal au plus beau sens du terme où l'on sent la main du cinéaste qui tremble, *Doulaye, une saison des pluies*, bien que production française, appartient d'ores et déjà à l'histoire du cinéma africain.

SÉNÉGAL

Mort soudainement en 2009 alors qu'il venait de retrouver le Sénégal de ses origines, Samba Félix N'Diaye est considéré comme le père du documentaire africain. Initié au cinéma par Ousmane Sembène, il est l'auteur de quelque 25 documentaires qui constituent un portrait éclaté de la vie quotidienne africaine. N'Diaye, lui aussi, est un griot.

En 1998, dans *Lettre à Senghor*, le cinéaste, bien décidé à régler ses comptes avec le père de l'indépendance sénégalaise, se rend dans le village natal de Senghor et rencontre ses proches et, au-delà de ses différends avec son illustre concitoyen, nous livre un portrait éminemment personnel du père de la négritude.

En 2002, revenant sur l'œuvre de N'Diaye, le spécialiste du cinéma africain Olivier Barlet écrivait : « Cette lettre restaure un rapport intime qu'une biographie aurait dilué. Un montage sensible vient renforcer une image superbe qui sait utiliser la beauté des paysages et l'énergie des lieux sans être jamais décorative. Et l'homme Senghor apparaît, presque familier ».

L'Afrique, continent multiple et insaisissable, nous est un peu plus familière grâce aux images de ses cinéastes, ce que nous rappellent éloquentement les cinq films ici proposés. 🇳🇬